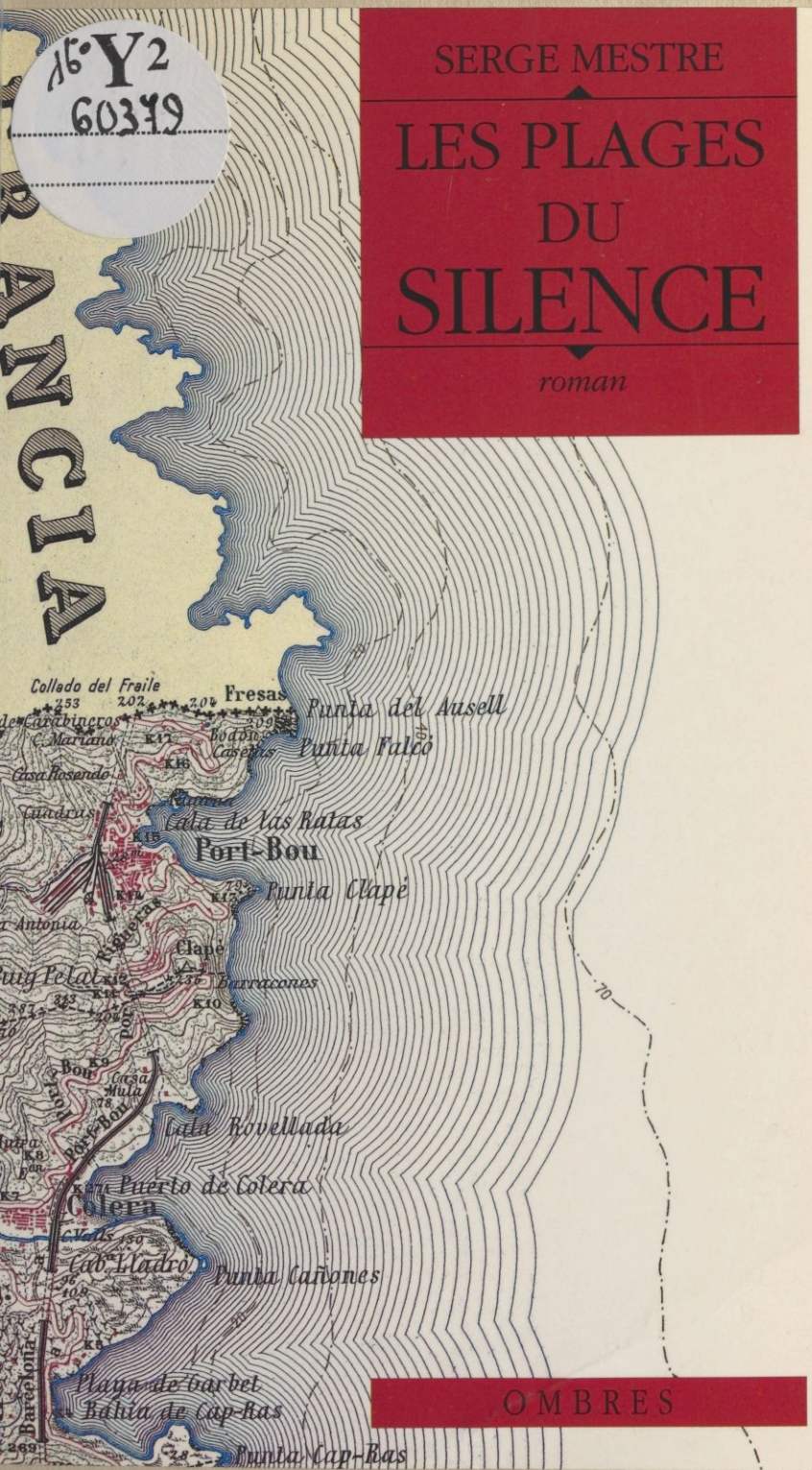
16 Y2
60379

SERGE MESTRE

LES PLAGES DU SILENCE

roman



OMBRES

LES PLAGES DU SILENCE

16° Y 2
60379

DU MÊME AUTEUR

Quatre cahiers sur la mort de Lira
Flammarion, 1981

Dix rêves d'Io
Flammarion, 1983

Goya (théâtre)
Flammarion, 1986

1495832 823

SERGE MESTRE

LES PLAGES DU SILENCE

roman

ÉDITIONS OMBRES
TOULOUSE

DL-02021993-02930

© 1991 BY ÉDITIONS OMBRES
50, RUE GAMBETTA 31000 TOULOUSE – FRANCE
ISBN 2-905 964-47-2



ARGELÈS-SUR-MER

1

A perte de vue, le même terrain plat où ne serpente aucun sentier : les pieds du garçon s'enfonçaient dans le sable. La pesanteur imposée par la plage était multipliée par les atermoiements de cette quête qui, pensait-il, n'aboutirait jamais. Les tempes de Thomas Pascual battaient fort, elles commandaient aux poumons de s'épanouir davantage ; évidemment le cœur accélérait. Loin, tout à l'heure, encore au large, on avait aperçu la bande de mouettes qui volait maintenant au-dessus de sa tête en poussant des cris semblables à des appels de détresse. Il leva les yeux puis suivit l'évolution des oiseaux jusqu'à leur disparition derrière l'horizon des terres.

– Elles vont revenir, pensa-t-il.

Ensuite il tenta de contrôler son anxiété. Thomas Pascual avait la phobie des oiseaux, cependant il n'en avait jamais parlé à Manu qui, confortant la tradition catalane, élevait plusieurs couples de canaris, au fond du galetas. Sur la Rambla des Oiseaux, à Barcelone, on peut se rendre compte du culte que vouent les Espagnols à certains migrateurs d'autrefois : les marchands les concentrent par centaines dans des baraques en planches dont la façade est tapissée de toile métallique à larges mailles. On retrouve ensuite ces volatiles emprisonnés dans des cages que l'on accroche aux volets des fenêtres, recouvertes d'un torchon blanc à l'heure de la sieste lorsque les longs trilles des pensionnaires troublent le silence du début de l'après-midi, à l'heure où l'on se tourne puis se retourne dans son lit avec des images qui inondent la tête, comme celle de

cette femme nue prenant un bain de soleil dans une île espagnole, au large du port de Barcelone.

,,,

Manu redouta toujours qu'on lui vendît une femelle en la faisant passer pour un mâle. Dans un premier temps, Thomas Pascual s'abstint d'en tirer une conclusion ; d'habitude il se contentait d'interroger.

« Quelle est la différence ? »

« Seuls les mâles savent chanter, encore qu'ils ne soient pas toujours virtuoses ! »

Manu avait étudié la morphologie ainsi que le comportement de l'un puis de l'autre sexe pour tenter de les différencier. Il pensait avoir découvert que les femelles ont la tête plus fine ; le crâne plus étroit. Cela ne se vérifiait pas toujours.

« On est sûr qu'il s'agit d'un mâle lorsqu'il se met à chanter. Personne n'a entendu le trille d'une femelle ; elle produit une suite de cui-cui aigus. "Des sortes d'appels", traduit-on dans les manuels d'ornithologie. »

« Pourquoi n'essaies-tu pas de déterminer le sexe en examinant, tout naturellement,

chchch,

« entre les deux cuisses ? »

« Tu sais, les canaris, entre les »

chchch.

Le moyen le plus sûr était de surprendre le chant des mâles. Pourquoi auraient-ils trillé s'ils ne l'avaient jamais entendu faire ? Au début de l'élevage, plusieurs solutions furent envisagées : l'une d'entre elles était d'acheter un deuxième canari qui chante déjà ; par mimétisme le premier se mettrait à triller ; une autre était d'imiter soi-même le trille. Avec la bouche, c'est impossible : le palais ne s'y prête pas, le pharynx non plus.

« Pour imiter les cris d'une autre langue, il faut être né avec, au moins les avoir entendus longtemps. »

En pareil cas, seul un leurre peut faire illusion ; Manu découvrit, en parcourant un guide spécialisé dans l'élevage des volatiles, qu'en frottant un bouchon de liège sur la paroi d'une bouteille de verre, on obtient des crissements

d'une nature telle que le canari les imite puis se met à triller. (En entendant ces grincements, Thomas Pascual éprouvait d'incontrôlables frissons qui le poussaient hors du galetas.) Il hurlait à l'adresse de son père :

« C'est un babil insupportable ! »

Puis il réprimait les dernières contractions de ses muscles provoquées par les crissements stridents de l'écorce en liège griffant le verre.

Thomas Pascual avait la phobie des oiseaux ; sur la plage désertée, les mouettes avaient recomposé l'épaisseur d'un ancien silence.

– Il y eut un temps où les rieuses émigraient, se souvint-il.

,,,

Quant à lui, Manu prétendait :

« Les canaris sont des oiseaux sédentaires. »

Lorsqu'un canari s'échappait, Manu (qui à cause de sa jambe de bois était privé de toute agilité) demandait de l'aide au garçon.

« Thomas, dépêche-toi ! – non – Thomas, *date prisa* ».

Il l'exhortait toujours en espagnol. Un canari à qui Manu avait enseigné le trille avait l'habitude de se faufiler hors de la cage lorsque l'on entrouvait la porte à ressort pour introduire un morceau de carotte nouvellement épluchée. Alors dans le galetas, de chaise en table, de vieux buffet en établi, Thomas Pascual commençait sa traque puis, les lèvres déformées de dégoût, il criait :

« Je le tiens ! »

Manu commandait :

« Ne le serre pas. »

La sensation provoquée par les plumes emprisonnées dans la main, par le bec qui tentait de trouer le pouce serré sur l'index, était indescriptible ; les clignements d'œil de l'animal ressemblaient à un signal désarticulé.

« Rien n'est plus dégoûtant qu'un oiseau qui te regarde. »

2

Maintenant, la plage d'Argelès-sur-Mer était déserte : pas d'oiseaux, pas d'hommes. En plein mois de février cela n'avait rien d'exceptionnel.

– Pourtant, il y a quelques années, accusa Thomas Pascual, Manu a pu s'asseoir là, à l'endroit où sont plantés mes pieds.

Il inspectait l'horizon où avaient disparu les mouettes. Ses pensées divaguaient en désordre, ainsi que la mémoire l'impose aux souvenirs. Les souvenirs qu'il évoquait n'étaient pas les siens, ils ne correspondaient pas à des images qu'il avait vues, il les avait entendues décrire. En février 1939, cette plage était clôturée par des fils de fer barbelés. On y retint jusqu'à quatre vingt-dix mille personnes (des enfants, des femmes, des hommes valides, des mutilés). Assis dans le sable, jambes croisées disparaissant sous ses fesses, le garçon commença à tracer plusieurs lignes sur la plage, sans signification, pour le plaisir que procure la caresse des grains de sable sur les doigts. Peu à peu, le réseau abstrait des petites saignées représenta un visage : des cheveux tirés en arrière (il les devinait bruns), une bouche mince découpée sous un nez imposant, des yeux grands, expressifs (ceux de Manu étaient noirs). Le soleil déclinait derrière le front anonyme des façades en béton qui bordent la plage. Il balaya le visage de sable avec sa main ouverte.

– Pourquoi en saurais-je aujourd'hui davantage ?

Il pensa que les lieux ne parlent pas des souvenirs du père ; on lui avait appris le contraire.

– Jamais ne ment celui qui a souffert s'il se refuse à dire ses peines, murmura-t-il en essuyant son visage.

La plage était nue, inconfortable, laide comme quelqu'un qui ne s'aime plus. Ce soir, les mouettes ne reviendraient pas. Le garçon resterait seul avec l'image de Manu, ainsi qu'avec celle de tous les autres qui, internés dans les camps, avaient rêvé pendant des nuits de toujours tenir le passage de l'Ebre.

– Quelle langue les absents parlent-ils donc ?

Sans réponse, il réfléchissait à cloche-pied, passant d'une jambe sur l'autre. Ensuite il chantonna.

– Un, deux, trois... ciel : si je rate, je suis ici pour aucune,

chchch,

le garçon se disait que Manu avait inventé une bien étrange marelle. En poussant le palet, le pied rouvrait des cicatrices dans le sable : plaies endormies, toujours prêtes à sécréter la lymphe acide qu'elles ne pourront jamais oublier. Sous le sable, il y avait encore cette terre qu'il a fallu quitter sans perdre de temps, abandonnant photos, enfance puis cette illusion qui n'était pas encore une femme. Il avait aussi fallu abandonner ces larmes qui ponctuent le cours d'une jeune histoire désormais révolue.

,,,

Argelès-sur-Mer c'était des haut-parleurs qui hurlaient le dimanche, exclusivement le dimanche, jour de repos pour les curieux. On entendait :

« Ils ne sont pas tout rouges. »

Les réfugiés n'y croyaient plus. On se lavait avec de l'eau de mer. Ils n'y croyaient pas. Quelqu'un annonçait régulièrement :

« Manu, on te demande au bureau. »

On avait envie de giffler les porteurs de messages. Le jeu des informations truquées, ainsi que celui de l'humour désespéré était monnaie vivante. On s'amusait à faire circuler la douleur, pour passer le temps ; jusqu'à quand ? On inventait :

« De la famille pour toi, Manu. »

« *Cabrón !* »

La vie continue ; non ! un doute : alors on s'approchait du bureau des visites.

« On ne sait jamais, cette fois… »

Il fallait à nouveau affronter le défilement des baraques insalubres dans l'allée principale du camp. La même plaisanterie pouvait se répéter à l'infini.

« Elle te demande… Ta belle-sœur… Tu sors, Manu. »

« Cela peut finir par ne plus être une sinistre blague. »

On regagnait cependant son trou creusé dans le sable. La nuit n'allait pas tarder à tomber ; alors il faudrait boucher chaque interstice entre les planches ; la rigueur de février creusait la peau ; on avait froid au cœur, on savait qu'on ne reviendrait jamais en Espagne.